

LES FILMS DE PIERRE - LES FILMS PELLÉAS ET RITA PRODUCTIONS
PRÉSENTENT

l'armée du salut

UN FILM DE ABDELLAH TAÏA



LES FILMS DE PIERRE - LES FILMS PELLÉAS ET RITA PRODUCTIONS
PRÉSENTENT

l'armée du salut

UN FILM DE ABDELLAH TAÏA

D'APRÈS LE ROMAN DE ABDELLAH TAÏA, L'ARMÉE DU SALUT (EDITIONS DU SEUIL / EDITIONS POINTS, 2006)

AVEC SAÏD MRINI, KARIM AIT M'HAND
AMINE ENNAJI, FRÉDÉRIC LANDENBERG

DURÉE 1H24 – N° DE VISA 127.187 – 1.85 – 5.1

SORTIE LE 7 MAI 2014

MATÉRIEL PRESSE ET PUBLICITAIRE DISPONIBLE SUR WWW.REZOFILMS.COM

DISTRIBUTION

REZO FILMS

29, rue du Faubourg Poissonnière
75009 Paris
Tél. : 01 42 46 96 10/12

PRESSE

Moonfleet

Jérôme Jouneaux & Mounia Wissinger
10, Rue d'Aumale - 75009 Paris
Tél. : 01 53 20 01 20
mounia-wissinger@moonfleet.fr

A cinematic still from a film showing two shirtless men sitting on a beach. The man on the left, younger, is wearing red shorts and is focused on reading a book. The man on the right, older, is wearing dark blue shorts and is looking towards the younger man with a thoughtful expression. They are sitting on a patterned towel on the sand, with a weathered wooden wall behind them. The lighting is warm, suggesting late afternoon or early morning.

SYNOPSIS - Dans un quartier populaire de Casablanca, Abdellah, adolescent homosexuel, essaie de se construire au sein d'une famille nombreuse, entre une mère autoritaire et un frère aîné qu'il aime passionnément.

Entretien avec Abdellah Taïa

Le film est une adaptation de votre roman paru aux éditions du Seuil en 2006, mais c'est une adaptation particulière...

Si *L'Armée du salut* est effectivement une adaptation de mon roman éponyme, je n'ai absolument pas cherché à être fidèle au livre et à sa structure narrative. Mieux que cela, je ne l'ai même pas relu. J'ai écrit un scénario à partir de ce qui restait dans ma tête de cette histoire. Et, surtout, j'ai cherché des images à filmer, à fabriquer, pour dire le héros de ce film et le monde où il vit. J'ai même l'impression d'avoir commis une trahison par rapport au livre original.

Ce n'est pas un film sur l'homosexualité, mais c'est quand même un des thèmes du film...

Le héros, Abdellah, est homosexuel. Il est placé, à plusieurs reprises, dans des situations où l'homosexualité est en jeu. Mais le film ne se contente pas de parler que de cette sexualité. Il donne à voir un personnage et le monde qui l'entoure. Plus on avance, plus on a des doutes et des questionnements sur la personnalité et les motivations d'Abdellah. Il est insaisissable. Que veut-il exactement ? Je ne veux pas répondre ici à cette question. Je laisse le spectateur se faire sa propre opinion sur la destinée de ce héros torturé. Quand j'écrivais le scénario, ce qui m'importait le plus était de dire par les images le fonctionnement compliqué, complexe, du monde marocain et de placer, au cœur de la réalité de ce dernier, des signes assumés de l'homosexualité. Je ne voulais ni faire un film de société à thèse, ni isoler un sujet et le traiter de manière évidente, attendue.

Pour certains, notamment au Maroc, ce film peut toutefois donner le sentiment d'être délibérément scandaleux ? Était-ce volontaire ?

Non, pas du tout. Ce film me paraît même, par certains côtés, assez innocent. C'est le regard extérieur, dans le jugement systématique, qui voit et crée le



scandale. Moi, j'ai essayé d'être dans le vrai. Et ce vrai est forcément compliqué à montrer, à saisir, à partager.

Quel sens donnez-vous à l'amour passionné d'Abdellah pour son grand frère ?

Dans ce film, le grand frère, Slimane, est traité comme un dieu. Il est Dieu pour le héros. Abdellah est plus que passionnément amoureux de ce frère : il veut devenir exactement comme ce frère, entrer dans son corps, être lui, dormir sur son lit, lire ses livres, suivre ses directives. Jusqu'à la fin de ce film, l'influence de ce frère est immense. Et, comme on le sait, aimer c'est aussi parfois trahir. Abdellah n'hésitera pas, par exemple, à appeler sa mère pour raconter des mensonges sur ce frère. L'homosexualité, le destin et la résistance d'Abdellah sont très liés aux signes qui émanent du corps de Slimane.

Qui est Abdellah ? Comment avez-vous construit ce personnage ?

Adolescent, il essaie de se débrouiller comme il peut avec la réalité très opaque de son monde, dans un quartier populaire de Casablanca. Il n'a pas d'autre choix que de résister seul pour sauver sa peau. Le film le place au milieu d'enjeux qui ne concernent pas que lui. Il était hors de question de faire de lui un personnage pur, innocent. Une victime. Lui aussi, il est par nécessité dans les stratégies et la malignité. Il fait du mal. Et il ne semble pas éprouver de sentiments de culpabilité. Le film l'accompagne dans cette guerre quotidienne pour sa survie. C'est un personnage qui s'endurcit à mesure que le film avance. Il est dur et, paradoxalement, très attaché à ce monde où il a grandi et qui, à maintes reprises, a essayé de l'étouffer, de le tuer, de faire de lui un objet sexuel à la disposition des hommes sexuellement frustrés de son quartier.

Rien n'est définitivement fixé dans ce film, même le héros est trouble. Ses parents, les autres personnages, les décors aussi...

Rien dans la vie n'est jamais totalement blanc ou noir. Les êtres sont toujours plus complexes qu'on ne le croit. J'ai simplement appliqué cette règle aux personnages de mon film et au monde dans lequel ils évoluent. Il fallait toujours

tout nuancer. Ne pas se contenter de montrer des cadres ou de donner une vision du Maroc et des Marocains rabâchée par tant d'autres. Montrer au contraire l'opacité qui imprègne tous les niveaux de la réalité de ce pays et qui oblige les individus à se comporter en permanence d'une manière très ambiguë. Que l'on soit à l'intérieur de la famille, dans les rues, ou ailleurs, ce sentiment et cette politique de duplicité assez sophistiquée sont inévitables. Et pour arriver à saisir cela, il fallait trouver une façon particulière de filmer, de diriger les acteurs, afin que justement l'ambiguïté soit là tout le temps. J'ai aussi choisi de suivre mon intuition première : les mots étant très souvent inutiles, il fallait que cette réalité complexe soit dans l'image. S'éloigner donc de toute explication psychologisante. Tout est dans le sous-entendu, le non-dit.

Le choix du point de vue est très singulier. Le film donne l'impression de toujours vouloir garder le spectateur à distance, alors qu'il s'agit d'une histoire d'inspiration autobiographique...

C'est vrai qu'il s'agit de mon histoire. Elle vient de ma vie. Mais, pour réaliser ce film, il a fallu que je trouve le moyen de l'objectiver. Sortir de moi-même. Que cette histoire ne soit pas uniquement la mienne. Regarder donc ce héros, et son monde, à partir d'une distance s'est imposé à moi assez rapidement. Je ne voulais ni être dans le pathos ni dans la séduction à tout prix. Cela vient probablement de mon rapport intime à la vie, au monde. Pour moi, tout se passe dans la solitude extrême. Le film d'ailleurs, dans ses deux parties, donne à voir ce sentiment, cette progression : la construction d'une solitude.

Pourquoi cette ellipse au milieu du film, ce « dix ans plus tard » ?

C'est le risque que prend le film. Et sans risque, il n'y a pas de cinéma. Dès le départ, il était clair, pour moi, que pour donner sens à ce film, il ne devait pas se passer uniquement au Maroc. Il fallait à un moment arrêter brutalement cette histoire et la reprendre plus tard. Briser quelque chose. C'est ce trou temporel (ce « dix ans plus tard ») qui, je l'espère, donne une certaine justification aux choix esthétiques et à l'endurcissement du héros.

Juste avant la fin de la partie marocaine, il y a cette scène sur une barque qu'on pourrait interpréter comme une métaphore assez violente des rapports entre le monde oriental et le monde occidental...

Cette séquence se déroule sur le fleuve Oum Rbii, le plus important au Maroc. J'ai moi-même grandi à côté d'un autre fleuve, le Bou Regreg, qui sépare ma ville Salé de la capitale Rabat. Le fleuve évoque pour moi l'idée du danger, de la mort. Plusieurs de mes copains d'enfance sont morts noyés dans le Bou Regreg. Et, depuis mon adolescence, j'ai une vénération absolue pour *Rivière Sans Retour* d'Otto Preminger, avec Marilyn Monroe et Robert Mitchum. Mon film étant basé sur une histoire autobiographique, il était nécessaire que le fleuve serve comme support dramatique à une rupture fondamentale. Sur une barque, au milieu du fleuve Oum Rbii, le héros Abdellah subira une violence extrême, un chantage direct, et il prendra une décision irrévocable : quitter le Maroc. Chacun des trois personnages de cette séquence restera à sa place tout en essayant de faire tomber l'autre. Abdellah profite de Jean, le Suisse. Mais ce dernier fait pareil. Et entre les deux, l'homme à la barque ne pense qu'à leur extirper le maximum d'argent. D'une manière générale, cette partie du film synthétise assez justement le rapport compliqué à l'autre qui circule dans tout le film, que l'on soit au Maroc ou à Genève. Comment, sans scrupules, utiliser l'autre pour arriver à ses fins.

Comment est né votre désir de cinéma ?

J'ai découvert le cinéma à la télévision marocaine, dans les années quatre-vingt. Au milieu de ma famille. Ce que j'aimais passionnément à l'époque, c'était les films égyptiens. Je leur dois énormément. Ils disaient, avec courage et souvent transgression, une réalité que je n'étais pas le seul à très bien connaître. Et cela se passait dans la langue arabe : c'est très important, ce « détail ». Ce cinéma n'est pas très bien connu en Occident. Mais pour moi ce sont d'abord ces images, que je ne cessais d'attendre et, après, de repasser dans ma tête, qui ont fait naître ce désir : devenir un jour réalisateur pour transformer la réalité autour de moi. J'ai alors programmé ma vie pour cela. Il m'a fallu beaucoup de temps pour y arriver. D'autres cinémas ont fait évoluer





mon regard mais jamais je n'ai oublié ni le cinéma égyptien ni le cadre où cette révélation a eu lieu. Le cinéma indien, très populaire au Maroc, a aussi joué un rôle très important dans mon éducation cinématographique. C'était bien avant de découvrir les chefs-d'œuvre de Satyajit Ray, réalisateur que je considère comme un maître spirituel.

Les films égyptiens et indiens sont très "bavards" or L'Armée du salut est exactement à l'opposé...

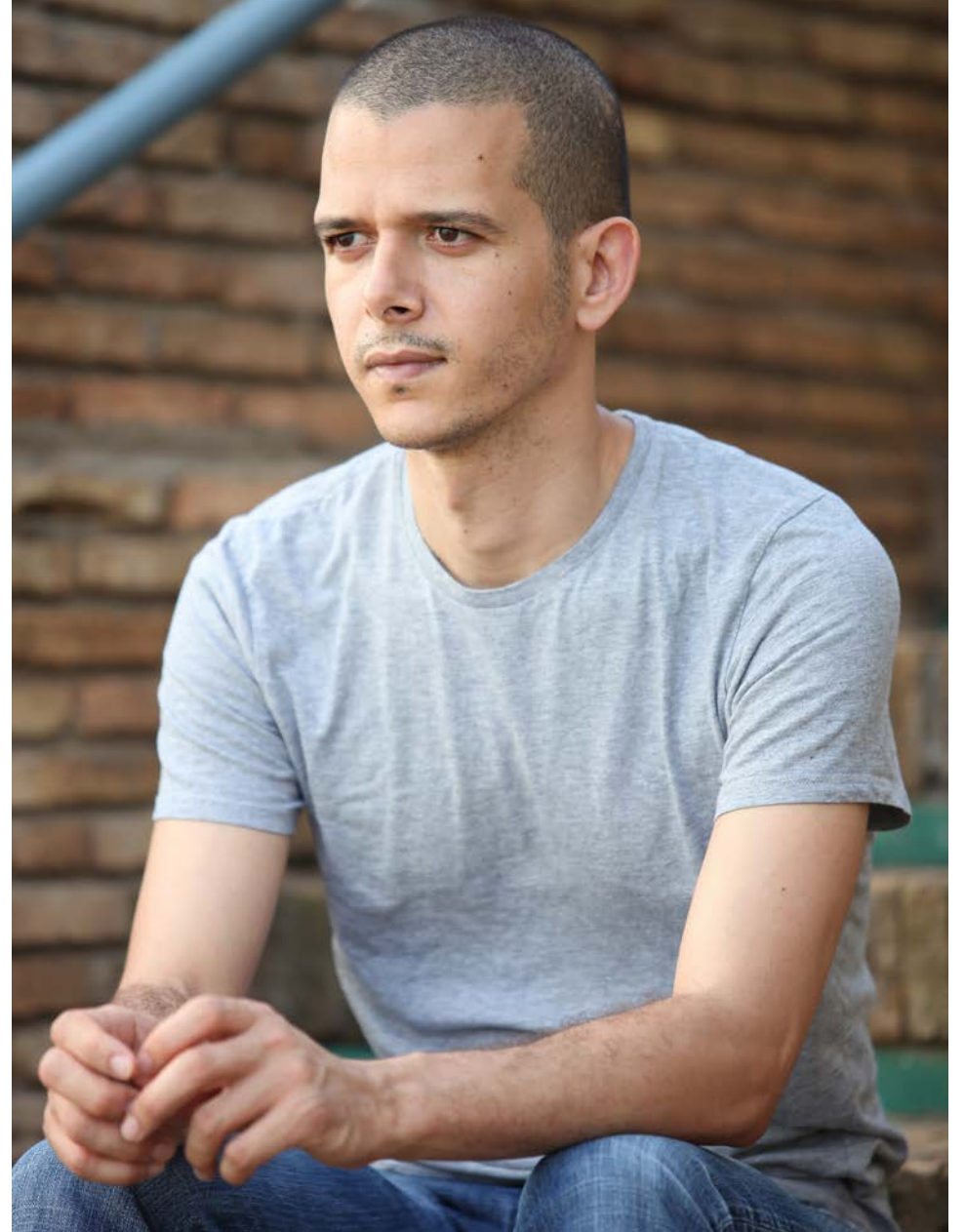
C'est vrai qu'il y a beaucoup, beaucoup, de dialogues dans ces deux types de cinéma. Même si *L'Armée du salut* est presque silencieux, on y trouve une violence assez forte, assez assourdissante. Elle vient de la réalité que j'ai connue au Maroc et elle rejoint, aussi, celle découverte dans les films égyptiens et indiens. Je ne sais pas comment expliquer cela mais, malgré les différences entre ces films et le mien, le lien esthétique entre eux est évident pour moi : il est né dans mon enfance. L'idée du monde et l'idée du cinéma ont été fixées dans ma tête en même temps. J'ai essayé de rester fidèle à la pureté de cette naissance et de ce désir. Cela donne, dans mon film, des lignes assez claires, simples, des rues vides, un monde en suspension.

Il y a dans votre film des partis pris esthétiques très affirmés. Est-ce pour cela que vous avez fait appel à la chef opératrice Agnès Godard ?

J'ai eu beaucoup de chance qu'Agnès Godard accepte de m'accompagner sur ce film. On a travaillé ensemble pendant un an et demi, avant le début du tournage. Elle m'a suivi dans un pays qu'elle ne connaissait pas vraiment, dans un Maroc intime, à moi. Elle m'a aidé à capter l'âme des lieux et des gens que je voulais filmer avec une certaine distance, dans un certain rythme, sans trop de découpage. Et à chaque fois elle trouvait des solutions de lumières merveilleuses. Depuis *Nenette et Boni* de Claire Denis, que j'ai découvert au Centre Culturel Français de Rabat dans les années quatre-vingt-dix, j'ai une énorme admiration pour ses images et la poésie qui les caractérise.

abdellah taïa

Né en 1973 à Rabat, Abdellah Taïa est un écrivain marocain de langue française. Après des études de littérature française à l'université Mohamed V de Rabat et à la Sorbonne, il publie, aux Editions du Seuil, plusieurs recueils de nouvelles et romans, d'inspiration autobiographique, dans lesquels il traite de sa jeunesse et de son homosexualité (« Une mélancolie arabe » en 2008, « Lettres à un jeune marocain » en 2009, « Infidèles » en 2012). En 2010, il obtient le Prix de Flore pour son roman « Le Jour du roi ». Il passe derrière la caméra en 2013 avec *L'Armée du salut*, adaptation de son roman autobiographique paru en 2006. Sélectionné à la Semaine de la Critique de la Mostra de Venise 2013, aux Festivals de Toronto et de Namur, *L'Armée du salut* remporte le Prix Spécial du Jury au Festival Tous Ecrans de Genève en décembre 2013 et le Grand Prix du Jury au Festival Premiers Plans d'Angers en janvier 2014. Le film a été présenté en février au Maroc, au Festival de Tanger.



liste artistique

Abdellah jeune Saïd Mrini
Abdellah adulte Karim Ait M'Hand
Slimane Amine Ennaji
Jean Frédéric Landenberg
Mustapha Hamza Slaoui
La Mère Malika El Hamaoui
Le Père Abdellahk Swilah
Fumeur de joint Youness Chara
1^{ère} Sœur Oumaima Miftah
2^e Sœur Souhaila Achike
3^e Sœur Houda Mokad
4^e Sœur Ibtissam Es Shaimi
5^e Sœur Hasna Boulahana

liste technique

Réalisation et scénario Abdellah Taïa
Image Agnès Godard
Son Henri Maikoff
Fanny Martin
Christophe Vingtrinier
Montage Françoise Tourmen
Directeurs de production Nicolas Leclère, Jean-Marie Gindraux et Akrame El Meziane
Production LES FILMS DE PIERRE
Hugues Charbonneau et Marie-Ange Luciani
LES FILMS PELLÉAS
Philippe Martin
Co-production RITA PRODUCTIONS
Pauline Gyax et Max Karli
Production exécutive ALI N'FILMS
Frantz Richard et Nabil Ayouch
En coproduction avec RTS - Radio Télévision Suisse
Et avec SRG SSR
Avec la participation du Centre National du cinéma et de l'Image Animée
En association avec Confinova 8
Une coproduction France / Suisse / Maroc
Ventes internationales Outplay

